

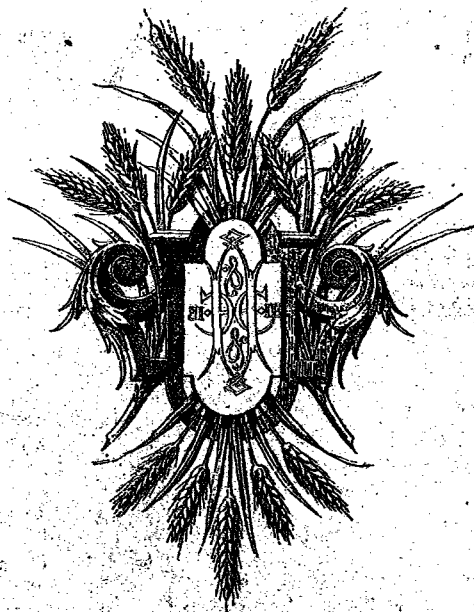
BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

J. GIRARDIN

RÉCITS DE LA VIE RÉELLE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



BOURLON. — Imprimeries réunies, B.

BIBLIOTHÈQUE
DES ÉCOLES ET DES FAMILLES



RÉCITS
DE
LA VIE RÉELLE

PAR

J. GIRARDIN

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887

Droits de propriété et de traduction réservés

(C)

LE SAVOYARD ET SON AMI

Un jour que je flânais à ma fenêtre, un jeune Savoyard joufflu, avec de bons yeux calmes et doux et une bouche honnête à grosses lèvres souriantes, vint s'asseoir juste en face de moi, sur un banc de pierre. Quand il eut bien pris ses aises le long du mur, qu'il eut bien tâtonné avec sa tête pour trouver la position qui lui convenait le mieux, il ferma les yeux et s'endormit du sommeil du juste.

Sous le pan droit de sa grosse souquenille brune, quelque chose s'agitait et faisait onduler l'étoffe. « C'est sa marmotte ! » me dis-je à moi-même. En effet, Savoyard et marmotte sont deux termes qui s'appellent si naturellement, que j'interprétai à marmotte la bête inconnue. Ce qui me confirma dans mon idée, c'est que l'animal s'agita juste le temps nécessaire à une honnête marmotte pour s'installer et s'endormir, et ne donna plus signe de vie.

Je jetai un dernier regard sur mon Savoyard et je pensai : « Voilà un brave garçon qui doit rendre sa marmotte aussi heureuse qu'une marmotte peut l'être en cette vallée de misère, ou je me trompe fort. »

Je pris un livre, mais sans quitter de l'œil mes deux dormeurs.

Au bout d'une demi-heure à peine, la veste s'agita de nouveau, s'écarta doucement et laissa pointer une tête curieuse. La marmotte était décidément un singe.

Le singe leva d'abord les yeux, et, voyant que son maître dormait encore, il se tint aussi tranquille qu'il est possible à un singe. Ses yeux clairs clignaient à la lumière du soleil, que mon mur, nouvellement blanchi, lui renvoyait en plein ; alors il avait l'air candide d'un enfant (d'un enfant très laid, bien entendu). Puis, incommodé par la lumière, il rabattait brusquement ses sourcils : il ressemblait à un vieux misanthrope. Il bâilla deux ou trois fois, se gratta discrètement l'oreille, se demanda si cela allait durer longtemps, et allongea la tête.

L'objet le plus rapproché de ses yeux se trouva être la main du Savoyard, autour de laquelle était enroulée une cordelette. Il flaira cette cordelette pendant quelques secondes, se plongea dans les réflexions les plus profondes, et, ayant conclu que cette corde aboutissait à la ceinture qui l'empêchait de se livrer à toutes ses fantaisies, il fronça le nez et gonfla ses bajoues, en signe de souverain mépris. De la cordelette il passa à la main, sur laquelle il se pencha comme s'il avait à faire au microscope les études les plus importantes et les plus minutieuses.

Cette main-là, j'en aurais juré, ne s'était jamais levée sur lui avec colère ; cela se voyait à l'expression qu'il avait en la regardant. « C'est bizarre, avait-il l'air de dire ; ses pattes à lui ne sont pas velues comme les miennes ! » Quand il l'eut bien regardée, il se frotta doucement l'oreille et la bajoue de gauche contre cette main brune et hâlée ; ensuite il ferma les yeux et fit semblant de dormir.

Un roquet vint à passer. Le singe releva d'un seul coup la peau de son front, montra toutes ses dents et se rejeta brusquement dans son fort. La brusquerie du mouvement réveilla le dormeur, qui se mit à le caresser et à lui parler doucement.

« Hé ! là-bas ! » criai-je de ma fenêtre.

Le Savoyard m'aperçut et se leva en portant la main à son chapeau.

« Veux-tu monter ici ? »

Il ne se le fit pas dire deux fois.

« Comment se fait-il, lui dis-je, qu'un garçon comme toi se promène dans les rues avec un singe ? Te voilà grand comme père et mère, fort comme un roulier ; pourquoi ne travailles-tu pas ? »

Il rougit et regarda son chapeau, puis son singe, d'un air embarrassé !

« Je ne suis pas un paresseux, me dit-il enfin. Je sais travailler la terre ; mais notre champ a été vendu, et la vache avec, parce que mon père a été longtemps malade : il s'est estropié en abattant un sapin. On meurt de faim chez nous ; je suis venu dans ce pays-ci pour gagner de quoi racheter le champ. Je ne sais aucun de vos métiers des villes ; j'ai fait comme j'ai pu, et je n'ai pas cru mal faire. Quand j'ai un peu d'argent, je l'envoie là-bas ; ils vivent dessus et mettent ce qui reste en réserve. Soyez tranquille, quand j'aurai ce qu'il faut, je retournerai au pays et je ne ferai pas le paresseux, oh ! non. »

Toutes les questions que je lui adressai, et auxquelles il répondit avec une franchise de bon aloi, me donnèrent lieu de reconnaître qu'il avait été élevé par de braves gens.

« Combien te faudrait-il pour racheter le champ et la vache ?

— Oh ! une somme énorme... trois cents francs pour le moins.

— Si on te les donnait ?

— Je ne pourrais pas les prendre ; ce ne serait pas de l'argent gagné ; mon père ne souffrirait pas cela ; non ! il ne le souffrirait pas.

— Si on te les prêtait ?

— Il n'est pas honnête d'emprunter ce qu'on n'est pas sûr de rendre. »

Je le pris par tous les bouts, je ne pus jamais le faire sortir de là ; il se défendait avec politesse, mais avec fermeté.

Je mis la conversation sur son singe, qu'il appelait François. François avait été acteur dans une troupe de singes et de chiens savants. Sa jeunesse avait été orageuse et malheureuse,

car on le battait continuellement, et cela l'avait rendu méchant. Un jour qu'il avait été maltraité plus que d'habitude et que le saltimbanque qui l'exploitait l'avait à moitié assommé, « un monsieur bien mis », selon l'expression de mon Savoyard, avait pris parti pour le singe et avait menacé le maître de le faire arrêter.

« Alors, monsieur, voilà cet homme dans une rage noire; il dit que le singe est à lui, et qu'il aura le plaisir de le « piler en miettes ». La femme, plus avisée, vendit le singe au monsieur, croyant qu'il ne reviendrait jamais des coups qu'il avait reçus.

« Le monsieur, bien embarrassé de son singe malade, me l'a donné, parce que j'avais l'air d'un bon garçon. Je le dis parce que c'est vrai, et pas du tout pour me vanter. Pauvre *vermine* ! dit-il à François en lui emprisonnant doucement le museau dans sa main; le piler en miettes ! Voyez-vous cela. Si vous saviez dans quel état le saltimbanque l'avait mis ! Il pleurait et gémissait comme une personne. Je l'ai soigné et je l'ai guéri.

« Est-il encore méchant ?

— Non, monsieur. Seulement, quand il voit des saltimbanques, il est comme fou. Il n'aime pas les chiens non plus, parce qu'il a eu des querelles avec un des chiens de la troupe.

— François, lui dis-je, tends la patte ! Ceci est pour toi, on ne peut pas le refuser. »

Il tendit la patte; j'y mis une pièce de monnaie qu'il fourra dans sa bajoue.

Le Savoyard se mit à rire, le singe aussi, moi également, et nous nous quittâmes fort bons amis.